

La reine de la nuit d'Arturio Rispstein

Philippe Elhem

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23239ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1994). Review of [*La reine de la nuit* d'Arturio Rispstein]. *24 images*, (73-74), 56–56.

LA REINE DE LA NUIT D'ARTURO RIPSTEIN

Curieux film. Ou tout au moins curieux sentiment que le nôtre à sa vision. On ne peut rêver œuvre plus artificielle que cette *Reine de la nuit* — histoire d'une chanteuse populaire bien réelle ayant connu une certaine célébrité dans les années quarante. Le film oscille constamment du

kitsch, dans lequel il se refuse à verser complètement, au mélodrame, ce qui ne manque pas de le renvoyer à tout un pan de l'histoire du cinéma mexicain. Entièrement tourné en studio, et cela sans jamais chercher à le faire oublier, théâtralement interprété par des acteurs extrêmement typés, *La reine de la*

nuit impose son postulat cinématographique non sans une certaine lourdeur qui, parfois, frôle la caricature. Et pourtant, le film constitue un incontestable moment de cinéma, à la mise en scène — entièrement réalisée en de longs plans-séquences souvent fort complexes — particulièrement élaborée. Les cinéastes qui nous viennent spontanément à l'esprit en évoquant cette *Reine de la nuit* sont eux-mêmes contradictoires: Fassbinder (et, à travers lui, Douglas Sirk) pour le goût de l'artifice, des outrances et de la couleur, mais aussi Manoel de Oliveira pour cet élan romanesque qui traversait *Francisca* ou *Amour de perdition*, sans que jamais *La reine de la nuit* ne fasse pour autant consciemment référence à l'un ou l'autre des précités. Le cinéma d'Arturo Ripstein, à ce titre, est particulièrement intrigant à défaut d'être totalement convaincant. Une certitude, toutefois, celle d'avoir incontestablement croisé à la fois un auteur et un univers. Ce qui, après tout, n'est plus si courant. ■

PHILIPPE ELHEM



REGARDE LES HOMMES TOMBER DE JACQUES AUDIARD

Scénariste (*Confessions d'un barjo* de Jérôme Boivin, *Poussière d'ange* d'Édouard Niermans, *Mortelle randonnée* de Claude Miller), Jacques Audiard (le fils de Michel) passe brillamment à la réalisation avec ce premier long métrage, une adaptation de *Triangle* de Teri White. Film de genre, donc, a priori apparenté à la Série Noire, mais qui est le lieu d'un glissement de sens généralisé: le polar cultivant l'amitié virile non dite, comme le veut la loi du genre, bascule ici lentement mais sûrement, irrémédiablement, dans un réseau de relations plus troubles, plus sombres, à travers

un jeu douloureux d'attrance et de répulsion, où le sentiment amoureux finira par se dire, enfin, franchement, comme une délivrance, au terme d'une métamorphose radicale du héros. Incidemment, après avoir largué son passé, il faut voir comment Simon cherche à savoir «comment ça se passe entre les hommes» quand ils rentrent du travail, etc.

Donc, Simon (Jean Yanne) qui se sent vieux et seul, avait un ami, Mickey, un flic beaucoup plus jeune tombé sous les balles. Sa disparition brutale lui fait comprendre qu'il l'aimait et qu'il ne retrouvera l'impres-

sion de revivre qu'en abandonnant tout: son travail, sa maison, sa femme... pour retrouver l'assassin de son ami. De l'autre côté, il y a Marx (Jean-Louis Trintignant), le joueur invétéré qui n'a plus rien à perdre, et Johnny (Mathieu Kassovitz), plus jeune et dépendant, qui s'accrochera à ses basques au point de faire tout ce qu'il lui demandera, incluant des meurtres sur commande. Le destin les mettra sur le chemin de Simon...

Outre le jeu de ses acteurs, le film en impose par la structure maîtrisée de son récit qui conjugue d'une façon audacieuse le passé et le présent, la trajectoire du couple